

PAT JEMMI

VENGEANCE NOIRE

La traque

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042520007

Dépôt légal : octobre 2025

« Il y a dans tout homme, à toute heure, deux postulations
simultanées, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan.
L'invocation à Dieu, ou spiritualité, est un désir de monter
en grade ; celle de Satan, ou animalité, est une joie de
descendre. »

Charles Baudelaire, *Mon Cœur mis à nu*

Du même auteur

Vengeance noire – L'Origine, Édition les 3 Colonnes

Compositeur, parolier, interprète, scénariste sur : « Cap'tain
Jemmi Youtube »

Mes remerciements à Océane Musso pour son excellent
travail de correction.

Chapitre 1

Il est presque 2 heures du matin à Metz et la fermeture du bar ne va pas tarder. Bien que ce bar ne serve plus de consommations depuis une heure du matin, les quatre pochtrons habituels, s'étant largement approvisionnés avant l'heure fatidique, continuent leur picolage en attendant le départ de Claire, la serveuse. Elle les connaît bien ces quatre mousquetaires du comptoir : Alain, Paul, Joël et Christian. Des gars ordinaires, dans la trentaine, ne faisant pas grand-chose de leur vie, sauf la nuit dans ce bar.

Seul Christian pose un problème à Claire : il veut systématiquement la raccompagner jusqu'à sa voiture quand elle quitte l'établissement. Bien sûr, à chaque fois elle refuse cette aide, car elle sait qu'accepter une proposition de ce bringueur ne finirait que par des avances dont elle ne veut surtout pas. En plus, à ses yeux, Christian est moche. Taille moyenne, bedonnant, les yeux exorbités, noyés dans l'alcool... Bref, un porcinet dont aucune femme normalement constituée ne voudrait. Claire n'a aucune confiance en ce type et s'en méfie. Elle a même écrit une lettre qu'elle a laissée dans sa voiture. Dans cette lettre, elle stipule que si un jour quelque chose de grave lui arrivait, Christian serait certainement l'auteur de ce méfait. Bien entendu, elle a fait une description complète de l'individu et de ses habitudes dans ce bar.

Comme chaque soir depuis qu'elle travaille dans ce rade, seule à partir de 22 heures, elle a sa petite routine. Après avoir servi les nombreuses consommations que les quatre loustics engloutissent jusqu'à la fermeture, elle nettoie, range, vide le lave-verres, astique le comptoir, en ne laissant de côté que la table où les trublions sont attablés à siroter leurs nombreux verres d'alcool. Heureusement, personne ne

conteste la fermeture du bar, la mécanique est bien huilée. À deux heures, tout le monde est dehors et Claire, après avoir enclenché l'alarme, ferme le bar à clé. Ensuite, elle rejoint sa voiture, un peu plus loin sur le quai Félix Maréchal, où elle a trouvé, grâce aux relations de Françoise, sa mère, un garage privatif.

Le parcours à pied est tranquille, car en quittant la place Saint-Jacques, Claire traverse la place d'Armes, coincée entre la cathédrale et la mairie. Au bout de cette place, elle emprunte une portion de la rue des Jardins, puis bifurque à gauche dans un petit passage pavé, la rue Clatigny, longue d'à peine 30 mètres. En bas de ce passage, elle se retrouve sur le quai Félix Maréchal, à proximité immédiate de son parking situé au rez-de-chaussée d'un immeuble. Même pas un kilomètre à parcourir dans une partie sûre et tranquille de la vieille ville.

— Claire, je peux te raccompagner jusqu'à ta voiture ? lui demande Christian, un rien éméché.

— C'est gentil, Christian, mais je vais me débrouiller seule, comme une grande !

— Tu sais, les rues de Metz ne sont pas si sûres. Il y a quand même eu quelques enlèvements ces derniers mois.

— On ne sait pas si ce sont des enlèvements ou des fugues.

— L'histoire des fugues, c'est la version de la police. Ils n'ont pas envie de s'emmerder à rechercher la vérité.

— Oui, Christian, et ta version c'est ta vérité !

— Bon... Tant pis, à demain, Claire. Rentre bien.

— C'est ça. Ciao les mecs !

Les quatre loustics s'en vont en rigolant comme des gamins et discutent fort dans les rues endormies de la ville. Comme d'habitude !

Après avoir fermé l'établissement, Claire vérifie que sa bombe lacrymo se trouve bien dans son étui fixé à sa ceinture, puis emprunte son trajet habituel. Arrivée sur la place d'Armes, une vaste place dégagée, elle se retourne pour s'assurer que personne ne la suit. Seul un gars en trottinette électrique passe par là, rien d'anormal à cette heure où les derniers clients des bars rentrent chez eux.

Ce que Claire ne remarque pas, c'est que ce gars s'arrête un peu plus loin et sort son portable pour pianoter dessus. Là aussi, rien d'exceptionnel ; tout le monde est collé à son portable et aux infos qu'il renferme. Seulement, ce gars n'est ni branché sur une quelconque messagerie ni sur les réseaux sociaux, mais écrit sur l'application « mémo » de son smartphone.

« Jeune fille, la vingtaine à peine, bien gaulée, mince, cheveux bruns et longs, passe par la place d'Armes tous les soirs à 2 h 10 » !

Cette même trottinette, remonte la rue des Jardins, en sens unique, avant que Claire ne tourne dans la rue Glatigny, où elle s'arrête un peu plus loin. Le conducteur ressort son portable pour y noter :

« Passe par la ruelle Glatigny à 2 h 13 ».

Puis le gars, en fonçant à toute allure avec son engin débridé, tourne à droite, en haut de la rue des Jardins, longe la cathédrale par la rue du Vivier et finit par déboucher, un peu plus loin, à droite, sur le début du quai Félix Maréchal. Il a tout juste le temps de voir Claire rentrer dans un immeuble et en ressortir en voiture, cinq minutes plus tard. Elle n'a même pas remarqué ce type passant en trottinette et circulant dans son périmètre. Le pilote s'arrête à nouveau et note : *« Rentre dans le garage à 2 h 15 et en ressort à 2 h 20 ».*

Pourtant, ça fait quatre nuits que le pilote de cette trottinette suit Claire, pas à pas, à partir de sa sortie du bar. Il sait maintenant à peu près tout des habitudes de cette jeune et jolie brune, à partir de la fermeture de son établissement, jusqu'au moment où elle retrouve sa voiture, une petite Clio blanche. Le bar est fermé le dimanche et la pleine lune arrivera justement mercredi, la semaine prochaine. Il sait ce qu'il aura bientôt à faire.

Chapitre 2

La ferme de Bury est une bâtisse lugubre, située au bout de nulle part, dans un cul-de-sac. Cette construction en pierres, du XVIII^e siècle, est en forme de U. Pour accéder à cette ferme, il n'y a qu'un seul chemin qui démarre de Pournoy-la-Chétive, petit village d'un peu plus de 500 habitants. De ce village, il faut faire 1,3 km pour arriver devant la cour de cette ferme. Au fond, le corps principal d'habitation, sur la gauche, un bâtiment servant à stocker les céréales, les foin pour les ruminants, du matériel, une porcherie, un poulailler et un chenil. Sur la droite, un bâtiment d'habitation à l'étage, et en dessous, des pièces techniques dont l'une était spécialement équipée pour le dépeçage des bêtes, qu'elles proviennent du cheptel de la ferme ou qu'elles soient sauvages. Le chemin permettant de rejoindre cette ferme à partir du village forme une bosse, à peu près à mi-longueur, et cette butte est suffisamment haute pour cacher cette ferme à la vue de Pournoy-la-Chétive. De l'autre côté, à l'arrière des bâtiments, à 2,8 km, se trouve le village de Marieulles. Cependant, l'autoroute qui passe à proximité obstrue la vue sur la ferme.

D'un côté, lorsqu'on emprunte le chemin d'accès à droite, des terres céréalières à perte de vue, avec, au bord de ce chemin, en fin de trajet, des petites casemates en béton armé datant de la Première Guerre mondiale. De l'autre côté du chemin, à 400 mètres, les bois de Currelle, de Quarante jours et du Douar, suivis de la forêt domaniale des 6 cantons. Autant dire un immense massif forestier où est pratiquée la chasse au gros gibier. Les ancêtres du marquis du Plassy étaient les anciens propriétaires de ces terres agricoles. Ils avaient cédé leurs terres, ainsi que la ferme de Bury, mais en conservant

le massif forestier sur lequel l'actuel marquis reste un fervent adepte de la chasse au gros gibier.

— M'man, tu n'oublieras pas de donner à manger aux cochons et aux poules, s'il te plaît.

— Non. Elles doivent avoir faim les pauvres bêtes !

— Oui, je sais. J'ai sorti la viande du congélateur de l'abattoir, elle est posée sur la table de dépeçage.

— Je vais m'en occuper tout de suite André. Bonne journée, à tout à l'heure.

— Au revoir, m'man.

Il est 7 h 45, André se rend à Pournoy-la-Chétive, où il travaille comme agent communal. Un emploi avec un horaire de 8 heures à 14 heures et un travail pas trop pénible qui lui plaît. Cela permet de rajouter un peu de beurre dans les épinards. En effet, depuis le décès de Marcel, son père, ancien agriculteur, il y a bientôt 12 ans, la famille Schubert – c'est-à-dire sa mère, Agathe et lui – loue les 120 hectares de terres céréalières qu'ils possèdent de père en fils, depuis plus de quatre générations. La location amène un revenu convenable, mais sans plus. La ferme est immense, donc elle demande beaucoup d'entretien et les impôts sur les locations sont conséquents. Alors, ce boulot, pas trop pénible, payé correctement, est une excellente aubaine. Il faut dire que les petites communes sont constamment à la recherche de personnes volontaires, ne craignant pas de retrousser les manches et capables de multiactivités ; ce qui est précisément le cas d'André ! Et comme toute peine mérite salaire, il ne trouve rien à redire sur la paie que lui attribue cette toute petite commune.

La ferme de Bury, qui se trouve sur la commune de Marieulles malgré sa proximité avec le village de Pournoy, a été rendue célèbre lors de la Seconde Guerre mondiale. En effet, en septembre 1944, les GI's voulant chasser les Allemands de Pournoy-la-Chétive, avaient fait de cette ferme leur quartier général, ainsi que leur hôpital de campagne. De féroces combats s'étaient déroulés du 15 septembre au 13 novembre, date de la libération du village. Pournoy-la-Chétive avait été complètement rasée par les bombardements américains.

Seule la ferme de Bury avait survécu à ce sinistre épisode de la Seconde Guerre mondiale.

L'autre source d'entrée d'argent est son embauche en tant que garde-chasse par le marquis du Plassy. Il doit s'occuper du gibier de son gros massif forestier. Pour cela, il entretient les postes d'affût, qui sont constitués principalement de miradors en bois, et surveille les points d'agrainage au cœur du massif pour lesquels il doit s'assurer que les réservoirs restent bien approvisionnés en maïs.

Il doit aussi effectuer le comptage du gibier, hors période de battues, ainsi que surveiller et intercepter les éventuels braconniers. Bien entendu, il a la responsabilité de l'équipe de traque. Cette équipe participe à 8 battues pendant la saison de chasse, d'octobre à fin janvier, soit deux battues par mois. Chaque battue est un travail à temps plein de nombreuses responsabilités. D'abord, André doit constituer une équipe de traqueurs, des bénévoles nourris et réglés en nature avec une partie du fruit de la battue. Cependant, ces bénévoles doivent être actifs, responsables, et respectueux des règles de sécurité annoncées par André au moment du cercle, juste avant que ne démarre la mise en place des postés.

À ce cercle sont rassemblés l'ensemble des chasseurs postés et des traqueurs. Dans une battue, les chasseurs tirent avec du gros calibre et il est hors de question qu'un traqueur se déplace hors des limites déterminées. Un accident mortel peut vite arriver et il en va de sa responsabilité. De ce fait, cette équipe de traqueurs est constituée d'habitues, des amis d'André qui connaissent le massif forestier comme leur poche. Dans la traque, seuls André et ses deux lieutenants, Christian et Philippe, sont armés d'un fusil de calibre 12. Les autres ne sont munis que de couteaux pour achever les bêtes blessées et de bâtons pour effaroucher les animaux et les faire décamper vers les chasseurs postés. Tous ont un, voire plusieurs chiens de traque. André a quatre Jagdterrier, des chiens endurants, courageux, malgré leur petite taille, n'hésitant pas à s'attaquer aux sangliers. Des chiens adorables au quotidien, mais qui se transforment en terreurs quand il s'agit de chasser. En fait, ils ne vivent que pour la chasse.